



enfance à lire

Nancy Huston :
Lignes de faille

Actes Sud

Un endroit où aller, 2006 et Babel, 2007

ISBN 978-2-7427-6259-0 / ISBN 978-2-7427-6936-0

490 pages

21,60 € / 9,50 €

Il y a quatre – les représentants de quatre générations qui se suivent –, tous enfants uniques dans la solitude de leurs six ans : Sol, fils de Randall, lui-même fils de Sadie, elle-même fille d'Erra.

Sous la plume de Nancy Huston, ils nous racontent leur romance familiale à rebours, à vingt-deux, vingt et dix-huit ans d'intervalle, entre 2004 et 1944-45, entre les États-Unis, l'Allemagne, le Canada et Israël. Dans cette remontée chronologique, l'arbre généalogique se déploie donc plutôt qu'il ne s'effile pour atteindre la complexité qui sied à sa ramure, incarnée pourtant par un seul personnage : Erra. Mais Erra aux quatre noms : AGM, Klarysa, Kristina, Erra, autant de noms-fictions pour reprendre la métaphore de l'écrivaine¹. La structure narrative fait penser à l'ouverture d'une matriochka au cœur de laquelle on découvre la plus petite poupée, mais celle dont tout découle en réalité.

« L'enfant est le père de l'homme » disait William Wordsworth et Nancy Huston, elle, compare l'enfance au noyau du fruit².

Un trait relie les protagonistes de cette lignée : une tache de naissance. « (...) C'est ça, le sens du mot congénital, ça passe d'une génération à une autre en apparaissant sur différentes parties du corps (...) »³ commente d'ailleurs Sol, au début du roman. Cette tache, c'est le symbole, entre autres, d'un secret de famille, enfoui par les soins d'Erra, marquée du sceau aryen malgré elle. Et ce récit tétraphonique illustre à merveille le concept d'inconscient transgénérationnel⁴ et la façon dont les enfants manquent souvent de ressources pour mettre en mots leurs maux, des maux entraînés comme des fardeaux depuis plusieurs générations. Le personnage de Sadie qui choisit de se convertir au judaïsme lorsqu'elle épouse un Juif – Aron – et

consacre sa carrière universitaire à l'étude du Mal incarne bien cette tentative de racheter la faute, d'effacer le péché, de s'absoudre et se libérer en rétablissant la vérité.

Nancy Huston file ici une faille en lieu et place d'une métaphore – fil conducteur de cette histoire de fa(m)ille qui, en islandais, se dit *fjölskylda*, à savoir « obligation multiple »⁵, de sorte que les descendants d'une même famille sont les *obligés* de leurs ancêtres et obligés *par* eux. Sadie tente de l'expliquer à Randall lorsqu'elle dit : « On ne peut pas construire un avenir ensemble si on ne connaît pas la vérité sur notre passé. N'est-ce pas ? »⁶ Et, non seulement il importe de connaître son passé, mais encore faut-il pouvoir le narrer à sa façon, en couvrir le palimpseste intergénérationnel dans un acte « génarrationnel », ce que font, à tour de rôle, Sol, Randall, Sadie et Kristina.

Dans ce roman qui porte également sur le langage, l'écrivaine illustre néanmoins l'idée qu'il est difficile aux enfants de donner un sens au monde quand les mots eux-mêmes ne font pas sens : « Le monde n'est pas exactement le même quand chaque objet a deux noms différents ; c'est bizarre de penser ça »⁷ constate Randall à propos de l'hébreu et de l'anglais.

Les prénoms des personnages – autant de « pseudonymes » pour citer Romain Gary –, déjà, disent une histoire qui n'est pas tout à fait la leur. Le nom d'un enfant, c'est celui de ses parents avant tout : ce sont eux qui le lui *donnent* en le nommant. Sol, entre *solitude* et *soleil*, Randall qui rime avec « mandal »⁸, Sadie, la princesse triste (*sad* signifie « triste » en anglais ; Sadie signifie « princesse » en hébreu) et Erra, être en *errance* et *aria* vivante. Le prénom, c'est la venue au monde puisque rien ne saurait *être* sans être nommé. Mais si l'histoire, avec lui, était déjà écrite ? Comment se la réapproprier ? « Le soleil *filtre* à travers les branches des arbres par éclairs, comme le sens à travers la langue »⁹ déclare ainsi Randall. Et si ce filtre entachait plus qu'il ne purifiait le message ?

Le hic, surtout, c'est que les adultes jouent en permanence sur les mots (maux), en général, et dans *Lignes*

de faille en particulier, tandis que les enfants prennent tout au pied de la lettre (l'être). Grandir, c'est éprouver que les mots mentent.¹⁰ La faille est aussi langagière et sémantique, et la dichotomie – parole des adultes vs. celle des enfants – emblématique de l'affrontement entre l'arbitraire du signe sémantique qu'est le mot, tout relatif, d'un côté, et, de l'autre, le monde d'absolu qui caractérise l'enfance.

Alors, une solution pour l'enfant : s'affranchir en s'inventant un nom qui soit sien et lui permette de devenir qui il est. C'est ce que fait Kristina lorsqu'elle se baptise Erra. Erra qui symbolise le rêve babélien d'une voix qui surpasserait toutes les langues et déjouerait les pièges du langage. Pour elle, « la voix est une langue à part entière »¹¹. Dans *Lignes de faille*, il s'agit alors moins pour l'enfant de trouver sa voie que de trouver sa voix, à distance de celles des adultes et de leurs mots qui faillissent à rendre le réel. Randall, qui tente de « noyer la voix de sa mère »,¹² l'a compris lorsqu'il formule : « C'est difficile de ne pas être à portée d'une voix comme celle de ma mère. »¹³ Un désir d'affranchissement comme un autre, quand on sait que la première chose qu'un enfant entend est précisément la voix de sa mère. Sadie, en effet, au contraire d'Erra, parle beaucoup et fort, comme pour imposer sa voix, une voix qui, ainsi que le rappelle Sol, définit l'identité, voire l'essence même d'une personne : « Ma voix, c'est ma voix, je suis unique. »¹⁴ Seule Erra semble finalement parvenir à trouver cette voie/voix, un hymne à la beauté pure et vraie, à la vie, et que sa fille décrit en ces termes : « (...) il n'y a plus que la voix de ma mère, aussi belle et évidente que l'air, que l'eau, que l'amour. »¹⁵

Un roman d'une grande sensibilité et dont la brillante structure illustre le propos de Nancy Huston :

« Mais comment coudre lorsqu'il faut éternellement en découdre, en amont avec mamounette et papounet, en aval avec tous les fistons et fillettes en puissance. Phrases complètes. Arrêt complet. Tissu de mensonges, dégoulinant de sens. Qui eût cru qu'il faille en arriver là ? »¹⁶

Aude Lemoine

1. À lire sur ce sujet l'excellent essai de Nancy Huston : *L'Espèce fabulatrice*, Actes Sud, Arles, 2008.

2. « L'enfance, c'est comme le noyau du fruit : le fruit, en grandissant, ne devient pas creux ! Ce n'est pas parce que la chair s'épaissit autour que le noyau disparaît... » (*Nord perdu*, Actes Sud, Arles, 1999, p.18).

3. *Lignes de faille*, Actes Sud, Arles, 2006, p.49.

4. Voir le brillant ouvrage de Nina Canault : *Comment paye-t-on les fautes de ses ancêtres ?*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998, p.6 : « Ce qui n'a pas pu se mettre en larmes et en mots s'exprime ensuite pas des maux faute de mots pour le dire. »

5. « Dans la langue du plus petit peuple européen, en islandais, écrit Kundera dans *Les Testaments trahis*, la famille se dit *fjölskylða* ; l'étymologie est éloquente : *skylða* veut dire obligation ; *fjöl* veut dire : multiple. La famille est donc une obligation multiple. » (*Nord perdu*, Actes Sud, Arles, 1999, p.67).

6. *Lignes de faille*, *ibid.*, p.157.

7. *Lignes de faille*, *ibid.*, p.196.

8. Cercle figurant un palais imaginaire dans la civilisation orientale et où l'on profère des incantations.

9. *Lignes de faille*, *ibid.*, p.196, je souligne.

10. Une référence au « Traduire, c'est éprouver que les mots manquent » de Sylvie Durastanti (*Éloge de la trahison*, Le Passage, Paris-New York, 2002, p.9). *Lignes de faille*, roman auto-traduit, est aussi un exercice de traduction qui appelle à bien des remarques.

11. *Lignes de failles*, *ibid.*, p.322.

12. *Lignes de failles*, *ibid.*, p.155.

13. *Lignes de failles*, *ibid.*, p.208.

14. *Lignes de failles*, *ibid.*, p.21.

15. *Lignes de failles*, *ibid.*, p.312.

16. *Limbes / Limbo – Un hommage à Samuel Beckett*, Actes Sud, Arles, 1998, p.29, 31.